

LA FIGURE DE L'AUTRE DANS LA TRILOGIE DES FOURMIS DE BERNARD WERBER

Moussa SAMBA

Enseignant-chercheur, EBAD-UCAD

moussa.samba@ucad.edu.sn

Résumé : *La Trilogie des fourmis* nous plonge au cœur de la réflexion sur l'autre et le même dans la nature. S'y révèle un moment intense de réflexion sur l'homme en tant être savant, être technicien, mais surtout en tant qu'être social partageant le même espace avec d'autres êtres sociaux ou espèces animales voire avec des êtres supérieurs à qui il voue un culte. Sans être une bible de l'écologie, l'ouvrage de Bernard Werber montre bien que la nature pourrait exister sans êtres humains et que notre caractère limité nous refuse simultanément la capacité à dire l'autre dans sa plénitude. Le monde ressemble plutôt à une entité indivise dans laquelle chaque élément agit en fonction de ses capacités – par l'intelligence, par instinct ou par les forces de la nature – sans aucune garantie de pouvoir tout « savoir » ou « maîtriser ».

Mots-clés : altérité, animalité, humanité, trilogie des fourmis, Bernard Werber

THE FIGURE OF THE OTHER IN *THE ANTS TRILOGY* BY BERNARD WERBER

Abstract: *The Trilogy of the Ants* plunges us into the heart of reflection on the other and the same in nature. It reveals an intense moment of reflection on man as a scientist, a technician, but above all as a social being sharing the same space with other social beings or animal species or even with superior beings to whom he worships. Without being a bible of ecology, Bernard Werber's book clearly shows that nature could exist without human beings and that our limited nature simultaneously denies us the ability to tell the other in its fullness. The world is more like an undivided entity in which each element acts according to its capacities – by intelligence, by instinct or by the forces of nature – without any guarantee of being able to “know” or “master” everything.

Keywords: alterity, animality, humanity, trilogy of ants, Bernard Werber

Introduction

La trilogie des fourmis (Bernard Werber, 2004) est une saga se poursuivant dans trois ouvrages tous publiés chez Albin Michel. À l'évidence, le titre du premier tome, *Les fourmis* (Bernard Werber, 1991), s'attarde sur ces insectes. En effet, il décrit des scènes dignes des plus grands documentaires scientifiques animaliers, mais ne devrait-on pas y voir des rapports qui aillent au-delà d'une simple description de la vie des fourmis ? La suite, c'est-à-dire *Le jour des fourmis* (Bernard Werber, 1992) et *La révolution des fourmis* (Bernard Werber, 1996), nous montre bien l'intérêt qu'il y a à interroger l'immédiatement accessible c'est-à-dire ce qui paraît aller de soi parce que visible directement sans la nécessité de fournir plus d'efforts que le simple fait d'ouvrir les yeux. S'il est bien question de l'autre dans ce texte original, cet autre peut-il être réduit à la *fourmi* ? Sa compréhension peut-elle être évidente sans la prise en compte de ce geste artistique propre au conte moral ? Dans l'avant-propos qui présente l'ensemble des trois textes, dans l'édition intitulée *La trilogie des fourmis*, que nous étudions ici, nous pouvons légitimement nous demander si l'auteur ne

cherche pas à montrer que son œuvre est conçue avec des procédés d'écriture similaires à ceux des fables de La Fontaine. S'il est vrai que la trilogie nous plonge au cœur de la réflexion sur l'autre et le même dans la nature, il faut préciser qu'elle s'inscrit dans un cadre qui semble assumer plusieurs genres. S'agit-il d'une narration métaphorique, d'une œuvre de science-fiction ou encore d'un documentaire ? Une chose est sûre : la précision dans la description contraste merveilleusement bien avec les images dans la narration et l'interprétation du comportement mécanique des insectes. Ceci est d'autant plus vrai que s'y révèle un moment intense de réflexion sur l'homme en tant qu'être savant, être technicien, mais surtout en tant qu'être social partageant l'espace avec d'autres êtres sociaux ou espèces animales, voire avec des êtres supérieurs ou divinités à qui il voue un culte. Nous voyons déjà se dessiner ici la figure de l'autre qui, faut-il le préciser, peut être un congénère, un être d'une autre espèce, une plante, un minéral, un être d'une autre dimension, voire une divinité. Il s'agit d'une réflexion sur une problématique déjà prise en charge aussi bien en philosophie qu'en littérature peut être depuis Platon (1993) jusqu'à une période plus récente avec notamment les travaux de Todorov Tzevetan (1989) et de Julia Kristeva (1988). Nous ne pouvons pas cependant ignorer le lien intrinsèque entre la notion de conscience et celle d'altérité. C'est la raison pour laquelle, le *cogito ergo sum* (Descartes, 1837) cartésien, la théorie hégélienne du maître et de l'esclave (Hegel, 1997) et beaucoup d'autres travaux pourraient être convoqués dans cette analyse. Du latin *alter*, le terme altérité désigne une entité différente de celle-ci qui était jusque-là face à elle-même. Il renvoie à la figure de l'autre en général qu'il faut distinguer du terme *autrui*. La nature d'autrui ne se détermine pas simplement avec la présence d'un *autre*, quel qu'il soit. Il semble clair qu'autrui renvoie certes à *un autre que moi*, mais qui me ressemble, c'est un *autre moi*, un être-sujet c'est-à-dire capable d'exprimer ses sentiments et ses représentations. L'animal ou le minéral est autre, certes, mais pas autrui. Mais la notion d'autrui doit-elle nécessairement renvoyer aux autres individus ou personnes ?

La trilogie des fourmis semble remettre en cause cette conception anthropomorphique même si paradoxalement l'auteur exprime cette idée à travers des moyens humains. Il a cependant le mérite d'avoir conçu un monde qui donne la possibilité à l'être vivant non humain d'avoir une existence aussi respectable que celle de n'importe quel être humain, fût-ce un roi. N'avons-nous pas là des éléments qui valident l'ancrage de ce texte dans une vision écopoétique du monde ? Sans être une bible de l'écologie, l'ouvrage de Bernard Werber montre bien que la nature pourrait exister sans êtres humains et que leurs caractères limités les empêchent de comprendre l'autre dans sa plénitude. Le monde ne ressemble-t-il pas plutôt à une entité indivise dans laquelle chaque élément agit en fonction de ses capacités — par l'intelligence, par instinct ou par les forces de la nature — sans aucune garantie de pouvoir tout « savoir » ou « maîtriser » comme le rappelle si bien Spinoza en établissant une distinction entre la substance, unique, autonome et éternelle, et ses modes nombreux, dépendants et finis ? (Spinoza, 1993) En tout cas, le vieux paradoxe concernant le rapport *même/autre* demeure intact dans le texte de Werber : proximité et éloignement : l'autre est comme moi en tant qu'élément de la nature, mais il est autre que moi dans son mode d'être, donc on est différents. Toute notre réflexion va s'appuyer sur ce paradoxe. Et pour finir, nous envisagerons l'avenir du monde comme le moment de l'unité reconstituée.

1. Narration, description et analyse

La narration porte une marque d'humanité tandis que la description montre une prise de distance par rapport à l'autre. La figure de l'autre désigne l'être qui est étrange, parce que différent. Le début du texte l'expose clairement avec, d'un côté, la narration débutant avec la visite de l'appartement légué par Edmond Wells à son neveu Jonathan ; de l'autre, la description de Bel-o-kan : la fourmilière de 18 millions d'habitants, bâtie sur 2 m², etc. C'est le début d'une grande mise en scène, d'un grand documentaire animalier avec un lever de rideau offrant le spectacle d'un douloureux réveil après une longue période d'hibernation :

Un rayon est passé. Une patte vient de bouger. Le premier geste depuis l'entrée en hibernation, voici trois mois. Une autre patte avance lentement, terminée par deux griffes qui s'écartent peu à peu. Une troisième patte se détend. Puis un thorax. Puis un être. Puis douze êtres. Ils tremblent pour aider leur sang transparent à circuler dans le réseau de leurs artères [...]

Werber (2004 : 23)

L'autre y est décrit avec une précision scientifique ; ses moindres faits et gestes sont étudiés et mis au grand jour de la scène avec une batterie de termes techniques. C'est la preuve que l'auteur (l'homme) s'est documenté pour connaître l'autre (fourmi), c'est-à-dire son objet d'étude. Le lecteur endurant constatera que le corpus a été enrichi par un glossaire de 9 pages à la fin de la *narration-description-analyse*. Nous pouvons citer entre autres : les antennes, décryptage olfactif, la mandibule (arme), l'ocelle (œil), le mésotunum (plaque bouclier), acide fourmique, phéromone, le miellat, etc. Ces termes reviennent régulièrement dans le texte. Par la narration, l'être humain pratique ce que nous pouvons qualifier d'exposition de soi. À travers l'histoire humaine, Werber met en scène une petite famille embarquée dans une folle histoire de cave qui engloutit tous les êtres humains qui y pénètrent. Il s'agit d'une forme d'introspection qui doit permettre à l'humain de descendre de son piédestal pour apprécier l'autre à sa juste valeur. L'autre ici, c'est la fourmi décrite comme un simple insecte dans le deuxième niveau de lecture. Il apparaîtra clairement avec le secret de la cave qu'entre l'humain et la fourmi, il n'y a qu'une simple différence de taille et non de nature. Toute la réflexion du P^r Wells tourne autour de cette unité de la nature qui s'est déployée pour donner naissance à une diversité incroyable d'êtres vivants, des plus simples aux plus complexes. Mais dans le fond¹ du point de vue des idées et du contexte de la cave. L'unité n'est jamais perdue parce que se plaçant au début et à la fin de toute chose. Justement, la cave symbolise l'inconscient ou tout ce qui échappe à l'humain et nous rapproche de la fourmi, voire de la bactérie. Celle-ci, d'après Wells, détient la plus ancienne information sur l'homme et ce n'est pas la conscience ou l'intelligence qui nous la révélera. Cet extrait de l'échange entre son ami le botaniste Jason Bragel et son neveu Jonathan nous en donne une petite idée :

- Et les bactéries d'Edmond ?
- Lui-même déclarait qu'il ne faisait qu'étudier ses ancêtres. Disons qu'il remontait un peu plus haut que la normale dans son arbre généalogique...
- Pourquoi les bactéries ? Pourquoi pas les singes ou les poissons ?

¹ Jeu de mots assumé.

— Il voulait comprendre la cellule à son stade le plus primaire. Pour lui, l'homme n'était qu'un conglomérat de cellules, il fallait comprendre à fond la « psychologie » d'une cellule pour déduire le fonctionnement de l'ensemble. « Un gros problème complexe n'est en fait qu'une réunion de petits problèmes simples ». Il a pris cet adage à la lettre.

Werber (2004 :34)

Avec cet échange, nous voyons clairement que la question de l'altérité semble être évacuée. Le même n'est pas si différent de l'autre. L'autre n'apparaît qu'avec la complexification, mais dans sa simple expression, le même apparaît toujours. Il serait légitime par conséquent d'en tirer la conclusion selon laquelle la nature est une et indivisible, et que la diversité exprime dans son essence cette unité indivise. Dans *l'Encyclopédie*, Wells écrit clairement que la nature n'est puissante que parce qu'elle possède la diversité, elle y puise ses forces et n'existe véritablement que parce qu'elle est capable, par son déploiement, de faire apparaître une infinité de possibilités sans aucune forme de suprématisme : « La nature hait l'uniformité et aime la diversité. C'est là peut-être que se reconnaît son génie » (*TF*, 157).

Pour revenir sur l'introspection ou l'hypnose, la cave permet justement à ses visiteurs de vivre une expérience unique. Il s'agit d'un retour vers les origines c'est-à-dire vers une forme de vie moins complexe donc plus simple que celle de l'être humain, une vie dans l'inconscient, bref le retour dans le ventre maternel, le retour vers la conception, vers le néant, vers la nature dans sa globalité. Cela rappelle la réflexion de Blaise Pascal sur le roseau pensant (Pascal, 2015), un être insignifiant face à l'immensité de la nature mais supérieur par la conscience. Quel que soit son niveau d'élévation, avec la mort ou la chute dans l'inconscience, l'homme finit toujours par être rappelé à l'ordre par l'immensité inconsciente que constitue la nature. Nous pouvons aussi envisager cette idée sous la perspective bachelardienne de l'être jeté dans le monde (Bachelard, 2001). Le plus important dans la description du monde des fourmis, ce ne sont pas les histoires, les scènes de bataille montées de toutes pièces par l'auteur, mais plutôt le message qu'il a voulu véhiculer à travers ce monde qu'il venait de créer. Parler de l'autre est une façon de parler de soi. C'est la raison pour laquelle, le lecteur dérouté par l'histoire des fourmis peut la lire en survolant la recherche de l'histoire humaine. Ce qu'il ne sait pas, c'est que les deux histoires se retrouvent au fond de la cave pour ne devenir qu'une seule. Les aventures du 327^e mâle, sa rencontre avec la 56^e femelle, la 106 683^e asexuée et son éblouissement quand il retrouve les appartements de la reine mère Bel-kiu-kiuni nous donnent beaucoup plus d'informations sur les comportements humains que sur ceux des insectes. Si la description du documentariste est précise et réaliste, les interprétations des comportements myrmécéens sont humaines. Il y est question de technique, de créativité, de communication, d'engagement, de solidarité, de protection de la cité, de trahison, d'esclavage, d'espionnage, de guerre, d'armement, mais aussi d'espérance, etc.

Le jour des fourmis est l'occasion pour Bernard Werber de montrer que les humains peuvent aussi faire l'objet de curiosité. Autant les hommes comme Edmond Wells ont cherché à comprendre les fourmis, autant la 106 683^e est prête à tout pour en connaître un peu plus sur les cinq boules roses, les doigts et ou encore la partie invisible de ce corps à cause de son immensité. C'est le moment aussi où les fourmis qui, jusque-là, étaient écrasées, ont commencé à massacrer des humains. Même si le lecteur découvrira qu'elles ne sont pas les seules responsables, il est clair qu'on assiste à un renversement de situation. Ici, la description permet à la fourmi de connaître l'humain et la narration lui permet de se

raconter. Entre la narration (le même) et la description (l'autre) s'intercale l'analyse (l'unité retrouvée ou l'avenir commun). La réflexion intervient avec l'introduction progressive des extraits de l'encyclopédie du P^r Wells. Celle-ci démarre avec la rencontre entre l'humain et l'insecte préparée par la cave et la découverte de l'*Encyclopédie du savoir absolu et relatif*. Il y est question d'avenir commun parce que le *Jour des Fourmis* annonce une rencontre douloureuse faite de confrontations et la nécessité de considérer l'autre comme un sérieux vis-à-vis, comme un *autre moi*. Il s'agit d'une fourmi (la 103^e) qui a déjà dialogué avec les humains grâce à un traducteur (pierre de rosette) de phéromone biologique. Curieusement, la fourmi procède par description pour parler du doigt, c'est-à-dire de l'humain ou de ce qu'elle peut percevoir de l'humain. Nous pouvons convoquer le paragraphe suivant pour donner un aperçu de cette phéromone descriptive :

Les doigts (c'est-à-dire les humains) communiquent entre eux en émettant par la bouche des vibrations sonores. Celles-ci sont captées par une membrane libre, placée au fond des trous latéraux de la tête. Cette membrane reçoit les sons, les transforme en impulsions électriques. Le cerveau donne ensuite un sens à ces sons... Les femelles doigts sont incapables de choisir le sexe, la caste, ou même la forme de leur couvain. Chaque naissance est une surprise...

Werber (2004 :735)

Le fait d'être omnipotent le place déjà dans une forme d'altérité par rapport à l'être minuscule et faible qui prétend le décrire. L'étranger, c'est l'être qui est étrange, parce que différent. La question de l'altérité se pose en termes clairs quand nous abordons l'idée de Dieu, cet être qui incarne par excellence l'étrangeté par son caractère insaisissable. Quel est cet être puissant ?

2. L'autre, c'est aussi le divin

La réponse de Werber est exprimée à travers un discours prononcé par le P^r Wells devant une commission d'enquête parlementaire. Le but est de la convaincre d'interdire la commercialisation de jouets-fourmilières. Le fait de posséder de tels jouets et de pouvoir manipuler d'autres êtres inférieurs par la taille rappelle la conception que la plupart d'entre nous se font de Dieu depuis l'aube des temps. La fourmi en cage, qui subit mes humeurs et envies, ne peut véritablement pas se rendre compte de ce qui se passe. Même si par sa phéromone, elle peut ressentir la présence d'un être supérieur, c'est-à-dire extrêmement géant, il lui sera très difficile d'avoir une vue globale de cet être omnipotent qui peut, à tout moment, avec l'ongle de son doigt, l'écraser ou provoquer le tremblement de sa terre. Il est évident ici que le professeur ne pense pas qu'aux fourmis. Et si les humains sur terre étaient dans une sorte d'aquarium offert à un jeune dieu irresponsable ? Et si les humains étaient observés et manipulés comme des cobayes par une autre espèce géante qu'il nous serait impossible de percevoir parce qu'étant d'une autre dimension ? Cette idée de divinité est reprise au moment de l'utilisation de l'appareil inventé par le P^r Wells « Pierre de Rosette ». L'expression est utilisée pour désigner le fragment de stèle en *granodiorite* de la ville de Rosette ou Rachid en Égypte². L'objectif du P^r Wells est de montrer le caractère opérationnel de la même technique qui a permis d'entrer dans le secret des dieux égyptiens. Son appareil doit nous permettre de traduire la phéromone en langage humain et vice versa. La traduction se fait par le décryptage des phéromones émises lors d'un événement particulier et simple

² Nous devons le déchiffrement de ce texte à J. F. Champollion en 1822.

grâce à une formule chimique. Chaque émission est une formule, chaque formule est une phrase, chacune comporte 2 à 3 picogrammes et le tour est joué. Le picogramme est une unité de mesure en physique, mais l'expression marque ici par la confusion paronymique qu'elle crée surtout lorsque nous travaillons sur la problématique de la traduction avec comme outil une machine appelée « pierre de rosette ». Le picogramme renvoie clairement au pictogramme comme un vibrant hommage à la brillante civilisation pharaonique. Faut-il le rappeler l'Égypte antique est toujours considérée comme une autre civilisation par le caractère hors norme, voire extra *-ordinaire* pour ne pas dire *-terrestre* de ses réalisations. Cette remarque montre bien que l'autre, c'est surtout le mystère ou l'inexpliqué. Ce qui est maîtrisé et parfaitement connu est une partie intégrante de moi. Cependant, l'insaisissable demeure aussi longtemps qu'il est étranger. Le plus petit des gens de la cave, Nicolas, l'avait tellement bien compris qu'il se faisait passer pour un dieu face aux fourmis rebelles. Peu importe l'existence ou l'inexistence des dieux, seule importe la croyance. L'expérience humaine l'a démontré, l'introduction de la notion de Dieu est une source de discordes : les guerres de religion, l'Inquisition, le fanatisme, l'intolérance, le djihad, etc. Si Dieu existe, il a une existence autre et c'est un non-sens que de vouloir lui attribuer des préoccupations humaines. Et l'humanité peut lui être reconnaissante d'avoir reçu de lui ce précieux cadeau : le libre arbitre.

3. L'autre, le même et l'avenir du monde : l'expérience de la 103 683°

L'autre n'existe que quand il devient mon vis-à-vis. Je me rends compte de l'existence d'un de mes propres organes que lorsqu'il me fait souffrir. Quand Bernard Werber nous présente le projet myrmécéen d'extermination des humains, il montre sans aucun doute que pour le même, l'autre est un obstacle à éliminer. Pour les fourmis, les humains n'ont pas fabriqué que des insecticides, ils détiennent aussi l'arme tant redoutée : le feu, cet élément capable de ravager toutes les forêts du monde. Cela fait d'eux des êtres dangereux. C'est la raison pour laquelle, il faut les exterminer, se résolut Shli-pou-ni. (*TF*, 718) Ce qui attire l'attention du lecteur ici, c'est moins l'esprit génocidaire de la nouvelle reine des fourmis que la curiosité scientifique de son amie la 103 683°. En effet, comme ont coutume de faire les humains quand ils découvrent de nouvelles espèces animales, cette fourmi souhaiterait pour des raisons zoologiques et éthologiques que Shli-pou-ni ne laissât pas mourir de faim les humains coincés sous le plancher de granit. À force de s'approcher du monde des humains, la 103 683° a développé une forme de conscience inexistant chez les fourmis. Il s'agit de la « maladie des états d'âme » ou du « je » (*TF*, 328). En d'autres termes, c'est le début de la prise de conscience qui éloigne la fourmi de l'entité indivise et inconsciente que constitue la fourmilière. Elle était devenue en quelque sorte un sujet, un être sensible obnubilé par les questions. Le sentiment de peur jusque-là inconnu des fourmis lui apparaissait se mélangeant avec le sentiment de curiosité. N'est-ce pas ces deux états d'âme qui se manifestent à chaque fois que deux peuples différents se rencontrent ? La peur n'est-elle pas ce qui permet de nommer l'étrange ou l'étranger ? La curiosité n'est-elle pas ce qui permet de connaître l'autre et de se mirer à travers lui ? (*TF*, 337).

La réponse à ce questionnement se trouve dans la signification de l'étoile de David. En effet, celle-ci semble représenter plus que la solution à la deuxième énigme proposée à M^{me} Ramirez : Comment construire 6 triangles de la même taille avec 6 allumettes ? Elle symbolise la connaissance et le dépassement de la dualité, du microcosme et du macrocosme, du yin et du yang, du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, du cœur et de la raison, de l'esprit et de la matière..., bref du même et de l'autre. Nous voyons là

apparaître un avenir radieux, une nouvelle naissance, une nouvelle aventure de la vie. La confrontation, c'est la guerre menée contre les doigts exterminateurs, mais surtout la rencontre entre d'un côté la 103 683^e et de l'autre Laetitia et Méliès. La confrontation physique a été horrible là où la confrontation culturelle a été enrichissante pour les deux civilisations. C'est le moment d'échanger verbalement avec la seule fourmi capable d'aider à délivrer les « gens de la cave ». Cependant, il n'est pas seulement question ici de sauver des êtres humains, mais d'un dialogue qui permettra peut-être d'établir une entente inter-espèces afin de sauvegarder la planète terre. Il ne suffit pas pour chaque groupe de faire ce qui lui plaît dans son coin pour créer un monde de rêve. Le dialogue est bloqué dès le départ à cause des intérêts égoïstes des humains. Toutes leurs préoccupations du moment tournent autour de la libération des emprisonnés de la cave et du remède contre le cancer. Pour la fourmi, cela reviendrait à mettre en danger Bel-o-kan. Avant de donner, une seule information de plus, il faudrait que les autres c'est-à-dire les humains s'expriment à cœur ouvert afin qu'elle puisse savoir qui ils sont objectivement et réellement. Aucune prise de risque n'est envisageable sans informations complètes sur le monde des doigts. (TF, 698)

La connaissance de l'autre est une voie ouverte vers une nouvelle vie. La maladie de l'humanité c'est l'anthropocentrisme. Il s'agit d'une manière aveugle d'envisager le monde, parce que centrée sur l'humanité. Celle-ci pense que le seul moyen de connaître le monde, c'est l'analyse par expérimentation alors que le monde est un tout ; il est global. La meilleure technique pour mieux connaître les êtres de la nature est de se mettre à leur place et à leur niveau. En pensant autrement, l'humanité aurait pu se rendre compte que la cause du cancer est une onde communicante qu'elle n'arrive pas à interpréter ; et en le comprenant ainsi et en trouvant une réponse correcte les humains augmentent leur chance de guérir. D'où l'importance de l'amitié entre les peuples.

4. La diplomatie ou 1+1=3

Le véritable premier contact du récit a lieu avec l'irruption de la fourmi 801^e poursuivie par des fourmis gardiennes du temple de Bel-o-kan. C'est le moment choisi par Bernard Werber pour connecter la narration (humaine) et la description (fourmique) pour en faire finalement une seule et même histoire. Tout s'accélère à partir de ce moment et l'on se rend compte que les aventures de 327^e qui convainc 56^e (devenue reine Chli-pou-ni) et 106 683^e n'étaient pas parallèles à celles du P^r Wells ni de tous les engloutis de la cave. Le contact a eu lieu avec les « boules roses », les « doigts », « ces troupeaux d'animaux mille fois gigantesques » (TF, 308) dont l'un entretenait une relation particulière et cachée avec la reine Bel-o-kiuni. Ce contact ne s'est pas fait dans la douceur puisqu'il a provoqué la mort de plusieurs fourmis. Il en est de même entre les humains eux-mêmes, quand deux peuples différents se rencontrent, ils commencent toujours par s'affronter avant de voir ce qu'ils peuvent construire ensemble. La deuxième partie de la trilogie, *Le jour des fourmis*, illustre bien cette réalité avec une déclaration de guerre faite par la nouvelle reine : il faut éliminer tous les doigts de la terre. Avant cela, le P^r Wells avait fait la connaissance de la reine Bel-o-kiuni, mais convaincue que les deux civilisations n'étaient prêtes à se comprendre et échanger, celle-ci a créé une deuxième cité inconnue de la majorité des fourmis pour éviter que cette découverte ne bouleverse la vie des *bélokaniens*; elle était gardée par une armée redoutable (guerrières à l'odeur de roche). Nous constatons qu'il est beaucoup question de diplomatie dans *La révolution des fourmis*. L'idée d'une ambassade des fourmis chez humains revient très souvent dans le récit, mais finalement il n'a réellement été question que de diplomatie entre humains. Symboliquement, il est plutôt question d'ouverture tout court pour

mieux connaître l'autre afin de coopérer ou plutôt afin de l'exploiter. L'histoire de la diplomatie montre bien que derrière la plupart des actes de délicatesse se cache un visage immonde, celui d'un monstre hideux comme le disait Karl Marx qui boit du nectar dans le crâne de ses victimes. Comment exploiter l'autre ? Comment tirer le maximum de lui. Voilà ce qui semble avoir marqué l'histoire de l'humanité surtout à la découverte de nouveaux continents, de nouvelles civilisations. Curieusement, le troisième roman s'ouvre avec une réception offerte par le préfet Dupeyron à l'ambassadeur du Japon pour célébrer le jumelage entre Fontainebleau et Hachinoé et se termine avec une réception offerte par la même autorité, mais cette fois à un jumelage bien particulier : Fontaine – Hachinoé – Esjberg. La troisième est une ville danoise. N'est-ce pas la réalisation de cette fameuse opération mathématique qui n'est pas une simple addition : $1+1=3$? bien que ce soit plutôt $(1 + 1) + 1$. La diplomatie est définie comme un protocole permettant de régir (règles de civilité) les relations amicales, économiques... entre deux ou plusieurs peuples différents. Le bal magique au château de Fontainebleau qui a été offert en l'honneur du jumelage entre cette ville française et la ville japonaise Hachinoé en est un exemple. C'était le moment de la concrétisation d'une amitié, la rencontre et la décision de cheminer ensemble avec l'autre. Les mets, la musique, les salutations, l'humour, bref tout était prétexte pour découvrir et s'enrichir de son apport. Ces cérémonies marquées par les présences du préfet Dupeyron et des ambassadeurs contrastent avec l'événement relaté par *l'Encyclopédie*. Celle-ci nous apprend que pendant longtemps les Inuits pensaient être seuls sur terre. En rencontrant les Britanniques, ils croyaient qu'ils venaient de la lune ou du soleil (*TF*, 800). Le lendemain, ces autochtones devinrent chez eux sujets de la couronne britannique. Celui qui considérait l'autre comme étranger, voire extra-terrestre, est devenu victime du syndrome de l'altérité pour avoir accepté d'accueillir son vis-à-vis. Ce dernier a profité de son ouverture pour le réduire en esclavage. La révolution permettra peut-être à l'humanité d'évoluer vers plus de grandeur et d'acquiescer ce qu'Henri Bergson appelle un supplément d'âme. (Henri Bergson, 2012)

5. L'utopie révolutionnaire : un autre monde est possible

La révolution des fourmis c'est aussi la révolution de l'informatique qui bouleversa la société des hommes. Elle donne accès à un nouveau monde avec une infinité de possibilités dans tous les domaines notamment dans le stock et la diffusion de l'information. L'autre c'est aussi l'ordinateur, une machine hypersophistiquée fabriquée par l'homme. Il devient par le processus de complexification, un vis-à-vis avec lequel il peut s'entretenir, mais qui occupe de plus en plus de place dans sa vie jusqu'au point de remplacer certains de ces congénères. Et si cet autre finissait par se mélanger à l'humain pour faire apparaître un nouvel être, un homme-machine dans toute sa froideur qui ne fonctionne que selon sa programmation virtuelle. Avec l'utopie, c'est l'autre qui est recherché parce que n'existant nulle part ailleurs. Le mot forgé par Thomas More (2017) à partir de « u » et de « topos » désigne un endroit idéal qui n'existe pas, mais qui semble obséder Julie Pinson (*TF*, 1055) : enfin une autre façon de vivre, un autre monde possible. En réalité, la révolution entamée au milieu du deuxième concert offert au centre culturel est le moment d'expérimenter la vie dans une fourmilière. D'un côté, se prépare la révolution des fourmis dirigée par Julie et, de l'autre, la révolution des doigts organisée par 103 683^e future reine de Bel-o-kan après avoir acquis un sexe au bout d'une longue aventure chez les guêpes pour obtenir la gelée royale. Avec cette nouveauté, notre monde prendrait conscience de l'extension biologique qu'il est véritablement. C'est uniquement de cette manière que l'harmonie pourra régner dans la vie

des hommes. Il s'agira de reproduire le corps vivant microscopique à l'échelle macroscopique pour donner naissance à un corps social parfait. La bande de Julie en est tellement convaincue qu'elle décide d'en reproduire le modèle au sein du lycée de Fontainebleau. L'économie prônée avec ce nouveau corps social s'appuie sur les technologies de l'information et de la communication pour donner une dimension planétaire au mouvement. Ce texte de 1996 préfigurait déjà un monde dominé par l'E-économie et les réseaux sociaux avec la possibilité d'échanger virtuellement avec des personnes à l'autre bout de la planète. Le numérique permet de tâter le pouls du monde. La révolution des fourmis est en fait la révolution de l'informatique qui rend possible la construction d'un autre monde connecté comme le sont instinctivement toutes les cellules de la fourmilière. Le mouvement physique fut maté et défait, mais l'esprit de la révolution fut sauvé grâce à la magie de l'informatique. À l'époque, les téléphones portables devenaient de plus en plus nombreux et possédaient tous une antenne comme c'est le cas chez les fourmis. Et si les humains, grâce au numérique, étaient devenus des fourmis sans le savoir et leur monde une fédération de fourmilières ? *L'encyclopédie du savoir relatif et absolu* apporte une réponse à cette question en montrant que l'opération $(1 + 1)$ donne une réalité qui dépasse de très loin un simple 2. Le 3 offre un océan de possibilités quand nous acceptons de penser autrement. Le fait de s'enfermer dans une dichotomie prouve que l'humanité est une espèce préhistorique qui doit nécessairement évoluer.

La scène décrivant Jonathan en plein ectoplasme montre bien la dualité de l'être humain qui abrite l'autre et le même à la fois avec une grande difficulté à les dissocier sereinement. Il faut être aguerri pour réussir une telle prouesse. Seuls les morts ou les mystiques dans une moindre mesure arrivent à s'extirper de leurs enveloppes charnelles. Grâce à la magie de la littérature, Bernard Werber a réussi à se mettre dans la peau des fourmis : la 24^e fourmi projetant de rédiger une trilogie avec comme personnage principal quelqu'un comme la 103^{es} qui connaît parfaitement le monde des doigts et celui des fourmis. La 103^e est une autre façon de désigner le P^r Wells en réalité. Il s'agit d'un pan important de la personnalité de Bernard Werber. La révolution des fourmis, au-delà de la musique, renvoie à une nouvelle vision du monde, à un besoin de métamorphose. La chrysalide est ce moment vital qui rend possible de cette sortie de soi ou cet envol.

Conclusion

Quand la fin d'un processus est appelée début, il faut avoir à l'esprit l'idée non d'un paradoxe, mais d'un cycle. Qui suis-je pour mettre un terme à une histoire même si j'en suis l'auteur ? Flaubert disait que la bêtise consiste à vouloir conclure (Biasi, 1976) et cette leçon Werber l'a bien retenue et appliquée. Par conséquent, le ridicule consisterait à vouloir proposer une conclusion à cette étude. Nous nous bornerons donc à poser simplement des questions : Et si la nature dans sa superpuissance régnait toujours malgré les prétentions humaines ? Et si l'autre c'était un auteur bizarre qui discute avec les personnages qu'il crée, un demi-dieu conscient de sa capacité à créer, mais surtout de sa fragilité et de son caractère éphémère ? Et si l'autre était cette dimension qui est en moi et différente de mon corps ? Et enfin, n'y aurait-il pas un Bernard Werber dans chaque personnage de la trilogie ?

Références bibliographiques

Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, réédition :26.

³ Diminutif de 103 683°.

- Bergson, H. (2012). *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Flammarion
- Biasi, P.-M. D. (1976). Le projet flaubertien et l'utopie du vouloir conclure, *Littérature* : 22. [En ligne], consultable sur URL : https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1976_num_22_2_2046
- Buekens, S. (2019). L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française, *Elfe* XX-XXI [En ligne], consultable sur URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1299>
- Descartes, R. (2000). *Discours de la méthode* (1637), Paris, Flammarion
- Fourgnaud, M. (2016). *Le conte à visée morale et philosophique : De Fénelon à Voltaire*. Paris, Garnier Classiques
- HEGEL, G. W. F. (1997). *La phénoménologie de l'esprit* (1807), Trad. Jean Hyppolite, Paris, Aubier
- Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard
- Levrault, L. (1904). *Les genres littéraires*, Paris, Paul Delaplane
- MORE, T. (2017). *L'utopie ou Le traité de la meilleure forme de gouvernement* (1516), Paris, Flammarion : 256.
- Pascal, B. (2015). *Les pensées*, Paris, GF
- Platon. (1993) *Le Sophiste*, Traduction et présentation par Nestor-Luis Cordero, Paris, Flammarion
- Riffard, L. (1888). *Contes et apologues*, Paris, Hachette
- Spinoza, B. (1993). *L'Éthique*, Paris, Flammarion
- Todorov, T. (1989). *Nous-mêmes et les autres*, Paris, Seuil
- Werber, B. (1991). *Les Fourmis*, Paris, Albin Michel
- Werber, B. (1992). *Le Jour des fourmis*, Paris, Albin Michel
- Werber, B. (1996). *La Révolution des fourmis* Paris, Albin Michel
- Werber, B. (2004) *La Trilogie des fourmis*, Paris, Albin Michel